大阪公立大学 Osaka Metropolitan University 学術情報リポジトリ

Experiences d'appropriation de la langue bretonne chez des jeunes de 15 a 25 ans : modes, usages, motivations

メタデータ	言語: fra 出版者: 公開日: 2010-06-22 キーワード (Ja): キーワード (En): 作成者: Pungier, Marie-Françoise メールアドレス: 所属:
URL	https://doi.org/10.24729/00005965

Expériences d'appropriation de la langue bretonne chez des jeunes de 15 à 25 ans : modes, usages, motivations

Marie-Françoise Pungier

Lors de deux voyages de recherches sur l'enseignement bilingue et immersif en Bretagne en septembre-octobre 2003 et en mars 2004, plusieurs enquêtes ont été effectuées auprès d'un certain nombre de personnes qui vivent le breton au quotidien et dont les discours peuvent aider à mieux comprendre la place qu'il tient aujourd'hui dans la région et les esprits. Ainsi des lycéens du lycée Diwan de Carhaix, des étudiants du département de breton et de celtique de l'Université de Rennes 2, des stagiaires des centres de formation pédagogique des différents systèmes d'enseignement du breton (IUFM-CFEB à Saint-Brieuc, Kelenn à Quimper, CFP et UCO à Arradon) se sont pliés au jeu des questions-réponses sur leur apprentissage, leur "vocation"[1], leurs représentations de la langue bretonne et de son enseignement, leurs sentiments d'appartenance identitaire, etc... A ces trois groupes s'ajoute un autre, réduit à sa portion congrue, de lycéens de la filière bilingue publique. Ils auraient dû être plus nombreux et associés à leurs camarades du privé bilingue, mais faute de parcours bilingue paritaire bien identifié, enseignement moitié en breton, moitié en français, et dans le public et dans le privé, et distinct des cours optionnels dans la région, les enquêtes n'ont pu être distribuées partout où cela avait été envisagé et donc complétées en grand nombre dans ce secteur.

Les publics touchés, considérés sous l'angle du lieu d'appartenance où les questionnaires ont été remplis, se caractérisent à première vue par leur diversité. Pourtant, ils possèdent tous un dénominateur commun extrêmement fort, concrètement et symboliquement parlant : l'apprentissage et la pratique d'une langue minoritaire, qui a été quelque peu malmenée depuis que sa relation au français, langue dominante, se traduit seulement en termes de forte opposition, et non de cohabitation pacifique : il faut parler l'une plutôt que l'autre, mais pas l'une et l'autre... Cependant, cet élément qui rassemble toutes les personnes enquêtées, la langue bretonne, sert aussi dans une perspective chronologique de l'imaginaire de cette dernière à les séparer à nouveau. En effet, certains sont nés et ont grandi dans une société où le breton ne valait pas grand chose, où il était considéré comme "*une langue de ploucs*", "*d'arriérés*"[2], avant que son image ne s'inverse radicalement et qu'il ne devienne un objet de toutes les attentions, en particulier, de celles du monde éducatif. Ce que ceux-là ont vécu comme un changement ne constitue pour les autres que la normalité. Grosso modo, la phase contemporaine de l'image positive de la langue commence, après

le succès musical et culturel, celtique puis breton, vers la fin des années 70 et le début des années 80, soit il y a une vingtaine d'années environ.

Une coupure de type générationnel traverse donc le groupe des bretonnants rencontrés. Cette étude se concentre sur les plus jeunes d'entre eux, les "15-25 ans"[3], ceux qui ne connaissent que les visages des sociétés bretonne et hexagonale relativement bienveillants vis-à-vis du breton et des langues régionales en général, non pas tant d'un point de vue politique, car la modification de la Constitution en 1992 a fermé des portes, que d'un point de vue éducatif, puisque les filières bilingues et immersives ont réussi à trouver leur public.

Cette étude ne prétend pas aller au-delà de la mise en avant de tendances, vu non seulement la faiblesse quantitative des données de base mais aussi l'irrégularité des conditions dans lesquelles le public potentiel a pu compléter les enquêtes (heure de cours, période d'examen, etc). Elle s'appuie sur 136 réponses à ces dernières (91 filles et 45 garçons). Quelquefois des éléments semblent les différencier, et deux groupes peuvent alors être identifiés, celui des "lycéens" qui constitue les deux tiers de l'échantillon interrogé (63 filles, 29 garçons) et celui des "post-bac" (28 filles, 16 garçons), mais cette coupure a surtout un côté pratique dans la gestion des questionnaires : si certains viennent juste d'entrer au lycée et que d'autres se préparent à entamer un parcours professionnel, ils sont tous considérés ici avant tout sous leur visage d'apprenants.

L'analyse des données qui suit, présentée sous forme de tableaux et de commentaires, vise à mieux comprendre ce que signifie le breton dans leur quotidien. Comment y sont-ils venus ? Quelles sont leurs chances, hors des cours, de pratique effective de la langue ? A travers elle, qui rencontrent-ils ? Quelle valeur accordent-ils à leur apprentissage ? Quelles satisfactions y trouvent-ils ? Quels buts se fixent-ils à travers lui ?

Tous ces points qui étaient abordés d'une manière ou d'une autre dans les questionnaires des enquêtes ont été regroupés de façon à dégager trois aspects spécifiques de ces expériences d'appropriation de la langue : tout d'abord, ses modes, puis, ses usages et enfin ses motivations. Il faut noter toutefois que, pour cette étude, seul le contenu des questions en relation directe avec le processus d'appropriation de la langue a été pris en compte, et c'est dans cette perspective et ce cadre ainsi délimités qu'il faut lire les résultats obtenus.

De l'étude des discours des uns et des autres émergent non seulement le présent d'une langue et de ses locuteurs, mais aussi son avenir. Ces 15-25 ans détiennent dès aujourd'hui les clés de la situation de la langue bretonne de demain, et c'est pourquoi ils méritent d'être écoutés.

I. Modes d'apprentissage

L'existence d'une génération "chaînon manquant" dans la transmission du breton, repérée ici ou là dans différents travaux de chercheurs, et le développement significatif des systèmes bilingues et immersif ces dernières années ne laissent aucun doute sur la réponse globale à apporter

à la question de savoir comment le breton s'apprend aujourd'hui ou plutôt comment s'effectue l'accès principal à cette langue pour les 15-25 ans. De plus, le fait que les lycéens de Diwan, auxquels sont associés trois de leurs camarades de la filière bilingue publique (lycée J. Macé à Lanester), forment deux tiers de l'échantillon touché par l'enquête le confirme aussi. Ce moyen, c'est l'école. Pourtant, il ne convient pas de s'arrêter là dans la description des faits ou dans leur analyse car les données fournies par les enquêtes permettent de mieux comprendre comment fonctionne cette "évidence".

Ainsi, le tableau 1 (T1), construit autour des réponses aux questions "*Depuis quand apprenez-vous le breton ?*", "*Où et comment avez-vous commencé à l'apprendre ?*"[4] confirme l'importance du système scolaire, compris ici comme allant de la maternelle au lycée, comme premier lieu d'apprentissage de la langue, mais à côté de celui-ci, le rôle joué par la famille apparaît non négligeable dans la mesure où il concerne près du tiers des individus interrogés. Le fait que plus de la moitié de l'échantillon concerné implique des élèves de Diwan, où a priori il se rencontre plus de "militants", c'est-à-dire de personnes souhaitant transmettre la langue pour la langue et donc supposées plus enclines par principe, si elles la maîtrisent, à l'utiliser chez elles, ne change pas fondamentalement le résultat. Même chez les post-bac, la famille joue un rôle important dans plus du quart des cas.

Modes d'accès à la langue vécus : première réponse citée

T1	école	famille	autres	réponses ambiguës	total
lycéens	55	31	-	6[5]	92
post-bac	18	11	13	2	44
total	73 (<55%)	42 (31%)	15 (11%)	4 (3%)	136

Il faut noter que ce rapport entre ces deux modes d'accès se retrouve dans le champ des représentations comme le montre le tableau 2 (T2), où ont été regroupées toutes les occurrences concernant l'école et la famille observées dans les réponses à deux questions prospectives l'une générale, l'autre personnelle, à savoir "*D'après vous comment le breton sera-t-il transmis à la prochaine génération ?*", (Q1) et "*Vous personnellement, que pensez-vous faire pour transmettre le breton et d'autres aspects du patrimoine breton ? Pourquoi ?*", (Q2)[6].

Modes d'accès à la langue imaginés : école vs famille

T2	Q1		Q2[7]	
	école	**famille**	**école**	**famille**
occurrence en position 1	66	21	6	37
occurrence en position 2	13	28	9	4
autre occurrence	5	2	3	3
total	84 (62%)	51 (37%)	18 (20%)	44 (48%)

Si l'école devance largement la famille comme première réponse à la question 1, elle n'annihile pas son rôle pour autant, 83 mentions contre 20, et ce, au contraire même, puisque près d'un lycéen sur deux la cite comme le mode d'accès à la langue pour leurs enfants : "*je n'ai jamais vu personne dire qu'il n'allait pas apprendre le breton à ses enfants.*". La position suivante d'une étudiante résume sans doute aussi les leurs : "*l'école c'est bien, mais rien ne vaut la langue qu'on parle tous les jours à la maison*". Ils possèdent donc un fort sentiment de responsabilité dans la continuité de la transmission, et comme tous ne veulent pas devenir enseignants, le signe le plus visible pour eux de cette participation active à la défense du breton passe par cette profession de foi aujourd'hui que "*[leurs] enfants vivront dans un milieu culturel fort et [qu'] ils parleront breton !*". L'heure venue, qu'en sera-t-il ? Il n'est évidemment pas possible de le prévoir mais certains ont déjà anticipé ce moment : "*j'enseignerai le breton à mes enfants et ai déjà convaincu ma petite amie de s'y mettre*". Pourquoi tant d'impatience ? Peut-être parce qu'ils ont conscience de leur rôle : "*Je la parlerai à mes enfants et je voudrais l'enseigner parce que si nous, on ne la transmet pas, personne ne le fera à notre place !*". Ces résultats peuvent aussi alors se lire comme l'expression d'un certain conformisme au modèle existant, comme le signe du fonctionnement de la reproduction d'un système.

En fait, ces chiffres recouvrent des phénomènes différents. D'une part, ils consacrent la victoire de l'institution scolaire, dont il faut rappeler qu'elle constitue un monopole d'Etat, comme lieu d'apprentissage de la langue : en effet, même lorsque la famille a été initiatrice dans le domaine linguistique, elle n'est jamais demeurée seule dispensatrice des savoirs en la matière, ne serait-ce qu'à cause de l'écrit qui ne paraît pas être conçu comme quelque chose pouvant être aussi appris par les parents :"*oralement par les parents et en collège ou lycée*" ; "*par oral, par écrit grâce à Diwan, à nous*". Cela traduit un manque de confiance dans ses propres capacités à transmettre la langue, comme certaines situations le laissent penser où, d'après leurs enfants, les deux parents bien que bretonnants n'utilisent pas la langue à la maison (voir ci-après "usages"), et aussi une tendance à se reposer sur l'école, considérée comme faisant bien ce qu'elle a à faire : dispenser des savoirs, des connaissances, des diplômes, participer à la maîtrise de la langue, ... Mais, cette insistance sur le système éducatif doit se lire aussi comme la marque de l'appétit tout particulier qu'ont "les

Bretons" pour la chose scolaire, suivant l'hypothèse de R. le Coadic[8]. Il se trouve que l'observation en détail de l'item "école" va aussi dans ce sens, et laisse planer un doute sur la priorité des priorités assignées à l'enseignement bilingue ou immersif : est-ce la langue seule ou le bagage scolaire en général que visent les parents pour leurs enfants ? Le tableau 3 (T3) permet d'avoir une vue d'ensemble sur le point de l'âge des débuts du breton à l'école.

Accès au breton à l'école suivant les niveaux

T3	maternelle	primaire	autres	réponses ambiguës	total
lycéens	48	5	1 (lycée)	1[9]	55
post-bac	5	1	7 (collèges / lycées) +7 (université) +6 (autres)	5	31
total	53	6	8+7+6	6	86

La précocité constitue donc une des caractéristiques du mode d'appropriation de la langue chez ces jeunes. Il faut noter qu'elle concerne le moyen scolaire, mais aussi, le moyen familial. Il s'agit là en apparence seulement d'une lapalissade, car il arrive que des parents cherchent à changer la langue de communication avec leurs enfants (passage du français au breton) quand ils se mettent eux aussi à son apprentissage[10]. Sur les 55 lycéens ayant commencé à apprendre le breton à l'école, 48 ont été scolarisés dès la petite ou moyenne section de maternelle, soit vers deux, deux ans et demi, trois ans. Cela traduit de la part des parents une recherche de l'effet "précocité" conjointement ou antérieurement peut-être même à celui de "bilinguisme", d'une part parce qu'eux détiennent déjà, associé à un certain capital social, un autre de type académique et culturel élevé qu'ils réinvestissent en quelque sorte. Un rapide comptage de la profession du "chef de famille" sur l'échantillon touché par l'enquête montre que le corps enseignant est particulièrement bien représenté : du côté des lycéens, 21 élèves enquêtés ont au moins un parent qui enseigne, soit un peu plus du cinquième de l'échantillon (ou le quart du total des professions exprimées). Un calcul similaire effectué sur le groupe post-bac donne les mêmes résultats : près de 30% de l'ensemble (ou un peu plus du tiers du total des professions exprimées). Ce désir de précocité s'explique vraisemblablement aussi, conjointement ici et dans d'autres cas indépendamment, par le souci que les enfants fassent mieux que les parents. Pour la direction du lycée Diwan, les quatre cinquièmes des élèves appartiennent à des familles de classe moyenne voire modeste. Quoi qu'il en soit, les données recueillies ne permettent pas d'aller au-delà des hypothèses.

Cependant, si la précocité dans l'apprentissage est recherchée et domine dans les résultats de cette étude, il ne faut pourtant pas croire qu'elle représente l'unique caractéristique des modes d'apprentissage. La variété des niveaux et des modes d'accès au breton des post-bac est là pour le

rappeler. Les filières bilingues et immersive, de la maternelle au secondaire, connaissent de beaux jours, mais elles ne scolarisent pas plus d'un pour cent des enfants et jeunes de Bretagne[11], soit une minorité. De ce point de vue, l'aperçu du panorama qui se dégage de l'échantillon des post-bac, avec des débuts échelonnés, reflète mieux la diversité des parcours possibles.

Par ailleurs, tout comme l'item "école" pour être bien compris mérite une observation attentive, celui de "la famille" doit être détaillé. En effet, certains lycéens ou post-bac n'hésitent pas à dire que pour eux le breton, "*c'est [leur] langue maternelle*", ce qui est effectivement le cas dans les situations où ils attestent en même temps que leur mère maîtrise la langue, mais pas dans celles où c'est leur père qui la parle. Or, ces dernières se révèlent très nombreuses, comme l'indique le tableau 4 (T4).

Premiers interlocuteurs bretonnants

T4	père	mère	parents	grands-parents	total
lycéens	11	1	19	(dans un cas participent à côté du père à la transmission de la langue)	31
post-bac	3	-	7	1	11
total	14	1	26	1	42

Pourquoi le breton apparaît-il comme la langue du père ? Dans ses travaux, F. Broudic montre que les femmes, pour des raisons de stratégie dans des réseaux de sociabilité différents de ceux des hommes, ont plus volontiers joué le jeu du français et abandonné le breton plus vite qu'eux. Dans ce sens, le fait qu'au sein même de la génération "chaînon manquant", un décalage entre les groupes masculin et féminin existe quant à la connaissance du breton peut s'envisager comme les dernières traces de cet état antérieur, de cette situation d'avant la substitution de langue dans les usages quotidiens. Mais, la question ici ne concerne pas tellement un niveau de compétences linguistiques que la volonté de transmettre la langue qui semble spécialement animer les pères : "*Mon père ne m'a toujours parlé que breton*". Or ceux-ci n'appartiennent pas forcément aux catégories sociales ayant conservé plus longtemps que d'autres l'usage du breton dans la vie quotidienne, et dans plusieurs cas, ils ont investi dans ce domaine : "*– Vos parents sont-ils bretonnants ? (...) votre père ?, – oui ; – Si oui, comment a-t-il appris le breton ? – au service militaire ; – Quelle est sa profession ? – professeur*". Ils sont aussi plus nombreux que les femmes à l'avoir fait, et semblent avoir une meilleure maîtrise de la langue qu'elles (en tout cas leurs enfants le pensent). Il n'est pas possible que le breton soit langue du père sans que cela traduise quelque chose des représentations soit de la langue, et par extension de l'apprentissage de celle-ci, soit du rôle hommes-femmes dans la société bretonne. Faute d'éléments complémentaires, il faut se borner ici à signaler ce phénomène du breton comme langue du père[12].

Si l'école et la famille représentent les modes d'appropriation les plus courants et les plus fréquentés, ils ne sont pas les seuls, mais le groupe des 15-25 ans a, dans l'ensemble, peu d'occasions de toucher aux autres. Il faut signaler quand même ces cas d'apprentissage par stage ou cours du soir, qui semblent en général plutôt correspondre à une offre en direction d'un public d'adultes. Ainsi cet élève de terminale de Diwan au parcours scolaire et géographique varié, qui au passage met en doute l'efficacité de la filière bilingue, décrit-il son expérience : "*– Depuis quand apprenez-vous le breton ? – Depuis le CE2, avant dans le bilingue avec seulement quelques heures par semaine ; – Où et comment avez-vous commencé à l'apprendre ? – au début en classe bilingue à Rennes puis après avec les stages an Oaled et puis l'école Diwan de Kemper après*". Une étudiante, quant à elle, a débuté son apprentissage "*en prenant des cours du soir à Skol an Emsav, à l'âge de 15 ans*". Un de ses camarades cumule autodidactie, stages, formation universitaire : "*J'ai commencé tout seul avec des méthodes (Brezhoneg buan hag aes, Ni a gomz Brezhoneg). J'ai suivi 2 stages avec Roudour an Huelgoat. J'ai ensuite abandonné par manque d'enseignement (au lycée où j'étais) et par manque d'occasions de le parler. Ensuite à la fac j'ai pris "mineur breton" (avec la méthode Oulpan) et l'année d'après je me suis inscrit à la fac de breton. J'ai aussi suivi un stage avec K.E.A.V à Scaër.*". Cette expérience montre aussi qu'il peut y avoir discontinuité entre ces modes d'apprentissage, ce que les lycéens ou ceux qui, déjà à l'université mais ayant eu une scolarité bilingue ou immersive précoce, ne semblent pas connaître. Ceux-là baignent dans la continuité : "*– Comment avez-vous appris le breton ? – A l'école (dès la maternelle j'ai bénéficié d'un enseignement immersif en breton et ce jusqu'au bac)*".

Il ne faut cependant pas encore limiter les modes d'apprentissage du breton à ces nouveaux éléments, d'ailleurs notés comme moyens possibles de transmission de la langue à la génération suivante (le breton sera transmis par "*les écoles et les stages et cours qu'il y a de plus en plus*"). Il se trouve que la réponse à la question de la transmission à la génération suivante permet à quelques-uns, une minorité, de suggérer à côté de l'école et de la famille, d'autres pistes dans les moyens d'appropriation du breton : les médias, télévision, radio, journaux, l'écrit ou le domaine de l'image en général (cinéma). En fait, ceux-ci fonctionnent déjà en tant que tels mais à la différence des deux principaux, ils ne semblent pas perçus comme permettant le développement de compétences linguistiques spécifiques, bien qu'intrinsèquement ils jouent ce rôle dans un travail d'amélioration des compréhensions orale et écrite. Cela tient peut-être au temps d'exposition plus faible pour l'apprenant et à la passivité apparente de l'activité. L'utilisation de ces modes d'appropriation de la langue ne concerne cependant pas que l'avenir. En fait, dès à présent, les lycéens en profitent quelquefois, comme ils le disent, en reconnaissant que la radio et la télé constituent pour eux des *occasions d'entendre parler breton*, même s'ils les jugent trop peu nombreuses. Elles représentent la deuxième source bretonnante pour les adolescents (cf. ci-après tableau 5).

Les moyens d'apprentissage du breton sont en fait beaucoup plus nombreux que ce que peut laisser croire un coup d'œil rapide sur la situation actuelle. Pourtant, s'ils se réduisent le plus

souvent à l'école et à la famille, c'est parce que ces deux modes d'appropriation sont les plus utilisés et en nombre de personnes et en durée de fréquentation. Ils peuvent être alors qualifiés de mode d'appropriation "majeurs" et tous les autres, de "mineurs".

II Usages de la langue

Le lycée Diwan constitue un endroit unique en Bretagne : du matin au soir, et du soir au matin, car il fonctionne comme internat pour la quasi totalité des élèves, cinq jours sur sept, il bruit de dizaines de voix qui colorent le lieu en breton. Se plonger quelques heures dans cette ambiance spéciale ferait presque oublier qu'au-delà du parc du château où est installé l'établissement la réalité est toute autre... Lycéens de Carhaix ou de Lanester, étudiants du département de breton et de celtique de Rennes 2, tous profitent d'un certain nombre d'heures d'immersion ou de mise en contact avec la langue désirée. Mais passées ces périodes privilégiées, que se passe-t-il, pour eux, le reste du temps ? Continuent-ils à profiter d'un environnement linguistique spécifique... ou doivent-ils attendre la semaine suivante pour replonger avec délices dans les subtilités et les sonorités propres à la langue bretonne ?

Pour essayer de le savoir, et considérant que le contact même passif avec la langue cible constitue un moyen d'apprentissage, en tant que travail spécifique des compétences de compréhension orale et écrite, une question des enquêtes proposée aux lycéens de Diwan et de la filière bilingue portait dans un premier temps sur l'analyse qu'ils font de l'environnement linguistique dans lequel ils évoluent : "*En dehors de l'école, quelles sont pour vous les occasions d'entendre parler breton ?*". Quelques cas-types étaient proposés "*famille, amis, voisinage, fêtes, radio-télé, lieux publics (précisez)*" sans que la courte liste ainsi dressée, mélangeant lieux et personnes, se confonde avec la totalité des situations possibles (*autre (précisez)*). La question, qui, a priori, ne prêtait pas à confusion a cependant quelquefois été interprétée de manière personnelle. Deux lycéens, par exemple, passent, sans s'en apercevoir, de l'ouïe à la vue et signalent dans les lieux publics, des "*panneaux de ville*", des "*affiches*" qui "parlent" breton[13]. Un autre commet une erreur de lecture et confond "*les occasions d'entendre parler breton*" avec "*les occasions de parler breton*", qui faisaient l'objet d'une question ultérieure, en renvoyant, dans le deuxième cas, d'un agacé "vous vous répétez" à ses précédentes réponses... Ailleurs, certaines autres remarques laissent aussi planer le doute : que signifie, par exemple, ce "*partout s'il y a des gens que je connais*" comme autre proposition possible d'occasion d'entendre parler breton ? Mais, malgré les soupçons qui pèsent sur l'exactitude de la lecture de l'énoncé de départ, il faut néanmoins essayer de présenter, dans un nouveau tableau, (T5), le résultat ordonné de ces occasions les plus nombreuses d'entendre parler breton, sachant que la validité des réponses ne peut être complètement remise en cause dans la mesure où "parler breton" oblige à avoir un interlocuteur qu'il faut souhaiter ni sourd ni muet, mais bien bavard[14]...

Occasions d'entendre parler breton par ordre de fréquence

T5	amis	radio-télé	fêtes	famille	voisinage	lieux publics
o = oui	o = 77	o = 72	o = 70	o = 68	o = 36	o =26
n = non	o > 80%	o > 75%	o > 75%	70%<o<75%	o< 40%	o<30%
	n = 15	n = 20	n = 22	n = 24	n = 56	n = 66

Suivant l'adage "on ne prête qu'aux riches", près de 15% des lycéens pensent entendre parler breton dans toutes les situations mentionnées ("*en Bretagne, on peut entendre du breton un peu partout*", précise l'un)... alors que trois de ses camarades ne se reconnaissent dans aucun des moments proposés. Un élève sur deux environ consacre le quarté de tête "*amis, radio-télé, fêtes, famille*" qui ne fait que confirmer ce qui est déjà connu par ailleurs : la sphère d'utilisation du breton est plus privée que publique, d'où une langue et des manières d'être spécifiques[15]. Et même si les fêtes, synonymes le plus souvent de festou-noz, se classent devant la famille, il ne faut pas oublier qu'elles ne durent qu'un temps et ont une fréquence aléatoire, alors que "le voisinage" ou "les lieux publics" pourraient être intrinsèquement et toujours entièrement bretonnants.

Il se trouve que la tendance à ne pas reconnaître la sphère publique comme bretonnante est peut-être aussi renforcée ici par deux éléments particuliers. En effet, d'une part, le groupe des lycéens interrogé est composé à plus de 96% d'élèves de Diwan qui passent la semaine dans les murs de leur établissement, dont la caractéristique est d'être bretonnant par principe, et n'ont alors pas beaucoup d'occasions de fréquenter l'extérieur, d'autre part, il se caractérise par... sa jeunesse, qualité qui aurait tendance à limiter le cercle des échanges sociaux. Ainsi, une distinction apparaît entre les réponses des secondes et celles des terminales : plus d'un tiers de ces derniers savent indiquer d'autres occasions d'entendre parler breton, phénomène qui ne tient pas tant à la "chance" personnelle quand il s'agit du "*café*", de "*magasins*", de "*la rue principale de Carhaix*" qu'à un signe d'une certaine maturité qui ouvre à d'autres lieux, à d'autres rencontres, à d'autres manières d'être et "d'entendre" l'environnement : "*église*", "*manifestations*", "*marché*", "*mairies*", "*musées*", "*bars*", etc., ...

Ces occasions de contexte bretonnant devraient créer le cadre dans lequel s'inscrivent les pratiques réelles de la langue : qu'en est-il pour les uns et les autres ? Chaque enquête comportait des questions en rapport avec ce point, et étant posé d'emblée que les situations les plus favorables à une expression en breton devaient correspondre à celles du lieu où se trouvaient les enquêtés, la nécessité de les proposer à nouveau ne s'est alors pas fait sentir : "*En dehors de l'école, de votre famille, parlez-vous le breton ? Pourquoi ? Si oui, avec qui ? dans quelles occasions ?*", (lycéens), ou bien "*En dehors des cours à l'université / En dehors de votre formation, quelles sont, pour vous, les occasions de parler breton ?*", (post-bac). Par contre, l'item "*famille*" paraissant spécifique, il a donné lieu à une autre série d'interrogations : "*Vos parents sont-ils bretonnants ?*", (lycéens + post-bac), "*Si vos parents parlent breton, le parlent-ils : entre eux / avec vous / dans leurs familles ?*", "*Avez-vous des frères et sœurs ? Apprennent-ils le breton ? Si oui, où et comment ? Si*

oui, parlez-vous breton avec eux ? Pourquoi ? Si oui, dans quelles occasions ?" (lycéens), "*A votre avis, quelle place le breton tient-il dans votre famille ?*", (post-bac sauf Kelenn). Les données recueillies, ventilées suivant les catégories de locuteurs avec qui le breton semble utilisé ou suivant les cadres généraux où il est reconnu comme moyen d'expression possible, les uns et les autres dégagés précédemment, permettent de dresser deux tableaux, le premier (T6) centré sur les personnes, le second (T7) sur les lieux.

Interlocuteurs bretonnants

T6

⏮ ◀ intime ◀ ▶ non intime ▶ ⏭

↖ ↗

rapport social avec l'enquêté

↙ ↘

⏮ ◀ explicite ◀ ▶ non explicite ▶ ⏭

	amis	**famille**	**amis des parents**	**bretonnants identifiés**	**personnes âgées**	**bretonnants non identifiés**	**autres**
lycéens	39 <45%	76 >80%	5	5*a	6	12	2*b
post-bac	32 <75%	19 <45%	1	6*a	2	7	3*b
lycéens et post bac	71 >50%	95 ±70%	6 <5%	11 ±8%	8 <6%	19 <15%	5 3< <4%

*a : voisins, connaissances ; *b : anciens professeurs

Malgré les réserves possibles, un lycéen peut parler breton avec son frère ou sa sœur au lycée mais pas chez lui parce que ses parents ne sont pas bretonnants, par exemple, les items "maison" et "famille" sont considérés comme équivalents. Par ailleurs, les acceptions du deuxième terme comprennent un cercle élargi de personnes : parents, grands-parents, oncles et tantes, frères et sœurs, mais aussi "*famille de mon ami*" pour les post-bac. De la même manière que dans la situation évoquée précédemment, la catégorie "voisinage" a été confondue avec celle des "bretonnants identifiés", c'est-à-dire des individus avec qui le rapport social a été explicité.

Lieux d'expression en langue bretonne

T7	fêtes	maison	voisinage	lieux publics spécifiés	lieux publics non spécifiés	"partout", toutes occasions	autres
lycéens	12 <15%	76 ±80%	5	4*a	3	5	4*b
post-bac	7 = 15%	19 <45%	6	3 rue, bar, etc.	-	-	13*c
lycéens et post bac	19 <15%	95 ±70%	11 ±8%	7 ±5%	3 <3%	5 3< <4%	17 <13%

*a : rue, bar, etc./ * b : manifestations, chez des amis, théâtre.../ *c : rencontres bretonnantes, cours du soir, stages, associations, travail, etc.

Le premier élément qui se dégage est que l'ordre des lieux et des interlocuteurs des pratiques réelles diffère de celui des contextes où s'entend le breton. Le meilleur exemple en est sans doute cette lycéenne de seconde qui a coché tous les items proposés dans la question sur les occasions d'entendre parler breton mais qui se trouve incapable de décider à quel moment et avec qui elle peut mettre ses connaissances en pratique en dehors de l'école et de la famille... La famille reprend ses droits, et les amis gardent les leurs. Rien d'étonnant à cela puisqu'ils forment, dans l'ensemble, les groupes de bretonnants avec qui les enquêtés sont le plus souvent, le plus régulièrement et le plus longtemps en contact. Les rencontres avec les individus des autres groupes paraissent beaucoup plus aléatoires, espacées dans le temps et courtes. Si les post-bac pensent que leurs interlocuteurs privilégiés en breton sont plutôt leurs amis que les membres de leur famille, il ne s'agit pas tant là d'un problème de compétences linguistiques de cette dernière au départ que le signe d'un mode de vie différent de celui des lycéens où la poursuite d'études à l'université ou dans un centre de formation pédagogique professionnel se conjugue avec l'indépendance. Elle entraîne un élargissement de l'offre et du choix des partenaires de son quotidien. Ce trait particulier est confirmé par la mutiplicité du nombre de lieux où ils se servent du breton par rapport à "leurs cadets".

En effet, cela n'est pas le cas pour les lycéens qui puisent l'essentiel de leurs interlocuteurs dans le réservoir "famille", quelles que soient les opinions sévères portées quelquefois sur les efforts linguistiques des uns et des autres ("*il ne parle pas très bien*", à propos d'un père, "*éternelle débutante*" à propos d'une mère, ...), ou se servent aussi de ce groupe comme pourvoyeurs de contacts : amis des parents, voisins... A propos de cette catégorie, il convient de noter que dans une étude à la perspective un peu différente et avec un échantillonnage propre, D. Costaouec remarque dans son "*enquête à la Forêt-Fouesnant*", que les interlocuteurs les plus cités sont les voisins et les amis[16]. Si les seconds tiennent leur rang ici, scores lycéens et post-bac confondus, les "*voisins*" font assez pâle figure, que ce soit comme groupe parlant breton ou comme

interlocuteurs directs possibles, et ce bien que la catégorie ait été d'ailleurs un peu artificiellement gonflée à l'aide des "*connaissances*" ou des "*colocataires*" des étudiants. En fait, il s'agit là d'un problème lié à l'âge moyen de l'échantillon : il n'est pas certain que l'existence du voisin représente quelque chose dans le cercle de relations sociales que des lycéens se créent et sur lesquelles ils comptent dans leur vie quotidienne. L'image du voisin incarne plus une sociabilité de l'âge adulte. C'est sans doute un facteur identique de différence d'âge, et à 15 ans, il suffit d'un rien pour faire basculer quelqu'un dans une catégorie "âgée", associé au caractère épisodique ou unique de la rencontre, comme par exemple les manifestations, les festou-noz, les festivals, etc..., qui intervient pour expliquer le grand nombre de bretonnants non identifiés avec qui les lycéens parlent (comme par exemple l'elliptique "*quand je suis avec des bretonnants*", ou le plus précis "*des gens que je rencontre dans les fest-noz ou ce genre de choses*"), alors qu'à l'entrée dans le monde du travail, ce sentiment d'étrangeté générationnel s'estompant, il ne reste plus que le lieu de la rencontre comme élément signifiant : ainsi tous les cas post-bac faisant référence à des bretonnants non identifiés se rattachent en réalité à la catégorie "fêtes", et spécifiquement les festou-noz.

Dans les discours des néo-bretonnants, "les anciens" représentent une figure à part, en partie[17] parce qu'ils forment la catégorie en voie de disparition des "locuteurs natifs" ayant appris le breton sur les "*genoux de leur mère*"[18] – ou de leur père – et non pas sur les bancs de l'école, et sont donc les détenteurs d'une langue "*vraie*", "*qui a une âme*", "*colorée*", et qu'à ce titre ils méritent respect et considération. La rencontre avec eux constitue une sorte de rite de passage chez les apprennants en breton, et ce d'autant plus que l'apprentissage est tardif. Ce contexte particulier fait que les lycéens et les post-bac les différencient de leurs voisins, savent les "identifier", les "reconnaître" : "*j'ai rencontré des vieux bretonnants qui ont accepté qu'on cause avec eux (enregistré, même)*", se réjouit un étudiant...

Il arrive cependant que dès le premier cercle potentiel de locuteurs, celui de la famille, des problèmes se posent et les lycéens en particulier voient alors le nombre de leurs partenaires linguistiques diminuer, voire dans les pires des cas, se réduire à néant. Il est vrai que le contexte se montre déjà peu propice puisque l'ombre de la langue dominante dans la société plane toujours sur les échanges : "*la vie qui nous entoure est en français*". Des situations où les deux parents sont bretonnants mais ne transmettent pas la langue à leurs enfants se présentent. L'échantillon est trop faible pour analyser en détail ces cas, huit en tout, mais deux facteurs, au moins, pris séparément ou non peuvent être envisagés : d'une part, l'apprentissage tardif par ces personnes du breton, et d'autre part un niveau d'études modeste qui génèrent tous les deux un sentiment de manque de confiance en soi quant à la légitimité de la transmission d'un savoir et le report sur l'institution scolaire de cette tâche. Par ailleurs, dans les situations où le père et la mère, ou l'un des deux parents, ne sont pas bretonnants ou n'encouragent pas une pratique extra-scolaire de la langue, les échanges à la maison risquent de se passer en français : "*Comme ma mère ne comprend pas, elle n'aime pas, mais on le parle quand même de temps en temps.*" ; "*parce que mon père ne parle pas breton donc c'est le français à la maison qui prévaut*".

Globalement, la difficulté à trouver un interlocuteur ne constitue pas l'apanage des lycéens et peut se résumer avec le tableau 8 (T8)...

Variation des pratiques du breton suivant les items "école", "famille" et "extérieur"

T8	aucune pratique en dehors de l'école, des cours, de la formation et de la famille	pratique en famille et à l'école, dans les cours, la formation, et dans d'autres occasions	pratique à l'école uniquement, dans les cours, la formation	pratique à l'école, dans les cours, la formation et autres occasions mais pas familiale
lycéens	30	24	6	16
post-bac	8	3	5	19 (+ 6 cas ambigus)
total	38 <30%	27 <20%	11 ±8%	35 ±25%

Ainsi, il est évident que lorsque l'extérieur n'apporte aucun signe de sa capacité à parler breton, que les parents ne peuvent insuffler une dynamique linguistique bretonnante à la maison, une des dernières occasions, avec les amis toujours là, reste les relations frères-sœurs, et il y a, du côté du secteur immersif, par exemple, de véritables "fratries Diwan". Seule la trop grande modestie de l'échantillon de la filière bilingue empêche d'ailleurs sans doute de tirer la même conclusion pour ce groupe. Les usages du breton entre frères et sœurs sont représentés dans le tableau 9 (T9). Comme les enquêtes pour les post-bac ne comportaient pas de questions spécifiques sur ce point, il est plus difficile de préciser ces données. De ce fait, elles n'ont pas été reprises ici.

Usages du breton avec les frères et sœurs

T9	usage du breton dans la fratrie attesté	pas d'usage du breton dans la fratrie	fratrie non bretonnante	pas de frère et sœur
lycée	61	20	6	5
total exprimé /81	75%	±25%		

Les lycéens qui n'utilisent pas le breton avec leurs frères et sœurs, près d'un sur quatre en tenant compte seulement de ceux pour qui cette pratique est théoriquement possible, considèrent que cela concerne le problème des habitudes dont il est difficile de dire d'où elles viennent : "*c'est un réflexe*". Certains proposent toutefois des pistes, "ce *n'est pas notre langue maternelle*", ou constatent que "*pour jouer, on n'a jamais eu cette habitude-là de parler breton*". Dans ces cas, les mots du breton n'ont pas été reliés au domaine de l'affectivité. La place du français tend alors à se renforcer naturellement dans ces échanges familiaux : "*ça vient tout seul mais on parle quand même*

plus en français" ; "*nous avons été élevés ensemble en français, la langue qui nous vient est donc celle-ci*". Un autre facteur contribue à minimiser l'usage du breton entre frères et sœurs : l'âge. D'un côté, il y a un décalage d'années trop grand entre l'enquêté et ses frères et sœurs – "*mon petit frère* (NB = 3 ans) *et ma petite sœur* (NB = 1 an) *n'ont pas un bon niveau*" – et donc des prises de conscience par rapport au breton de nature différente qui entraînent des réactions linguistiques différentes : "*ils ne répondent pas toujours en breton, parce qu'ils ne voient pas encore l'importance de le faire*". D'un autre côté, il y a des attitudes liées au passage de l'adolescence, qui se manifestent soit par un problème de relations, comme dans l'exemple précédent qui commence par "*mon grand frère ne me parle pas...*", ce qui ressemble fort à cette autre remarque "*je ne m'entends pas bien avec mon frère*", soit à un changement des usages familiaux "*parce qu'à partir du collège, on ne répondait plus qu'en français avec mes parents donc entre nous aussi*".

A côté de ces situations qui laissent la part belle au français, il y a celles du breton roi, ou presque. Trois lycéens sur quatre utilisent donc le breton avec leurs frères et sœurs. Bien entendu, cet usage peut varier en intensité, et sans doute en qualité, suivant les cas. Il est à noter toutefois que dans le tiers de ces fratries, le breton constitue la langue de communication de la maison. Ainsi, un cinquième des lycéens profite d'un environnement bretonnant dans la majeure partie de son quotidien : "*la langue bretonne est notre langue de tous les jours, le français m'est étranger*", écrit ainsi l'un d'eux.

De plus, l'usage du breton avec les frères et sœurs possède une double caractéristique. D'un côté, il s'agit d'une chose très sérieuse "*parce que le breton est une langue vivante qui ne se parle pas qu'à l'école*" et qu'il faut "*préserver la langue*", ou bien "*progresser*", ne pas oublier la "*[ré]utilisation des acquis*", en un mot "*parce qu'il le faut*", mais à côté de ces réponses, beaucoup d'autres renvoient à l'impression qu'ils ont le breton plutôt gai... Parler breton avec son frère ou sa sœur représente moins une question d'habitude qu'"*une envie*", "*un plaisir*", quelque chose d'"*agréable*". Cela devient d'ailleurs ludique et sert à "*rigoler*", "*parce que c'est marrant*"... en tant que tel ou parce que cela permet de "*se moquer des gens dans le train*"... car là est la vraie qualité du breton, une langue secrète, une langue mystère : "*le breton est un moyen de ne pas se faire comprendre par les Français*[19]", et "*des fois lorsqu'on veut se dire des choses sans que les autres comprennent, [c']est un des grands avantages !*"... Le tableau 10 (T10) reprend les différentes catégories de raisons et les occurrences afférentes rencontrées dans le cas de l'usage en fratrie et entre amis. Les arguments et expressions utilisés pour dire que parler breton est une chose nécessaire ne varient pas entre ces deux situations.

Qualités du breton en nombre d'occurrences

T10	une chose sérieuse	une envie	un plaisir	ne pas se faire comprendre
usage en fratrie	14	8	5	11
usage entre amis	13	3	5	7

Il faut noter que cette aura de mystère qui entoure désormais le breton et dont ces jeunes bretonnants usent et abusent aujourd'hui correspond tout à fait à l'utilisation que la génération bretonnante de naissance en a fait vis-à-vis de ses enfants pour qui elle a préféré qu'ils sachent parler français : elle a donc gardé pour elle le breton, s'en est servi pour ne pas se faire comprendre. Les témoignages qui reprennent ce fait abondent. Curieusement, les post-bac n'invoquent pas cet aspect de leur utilisation de la langue. Un seul avoue vouloir provoquer la curiosité des gens qui l'entourent, sa manière à lui de développer la présence du breton dans le quotidien : "*Aussi, je parle tout seul. Dans la rue, quand je marche, chez moi, avec des copains qui me demandent "t'as dit quoi, là ?" et je leur explique...*".

III Motivations

Comme le laisse entrevoir la tonalité de plusieurs réflexions de lycéens sur leurs raisons de parler breton avec leur amis ici et là, ou chez eux avec leurs frères et sœurs, et malgré le déni de la réalité qu'ils tentent d'imposer quelquefois en retournant les questions de l'enquête à sa conceptrice comme par exemple ce cinglant "*et vous dans quelles occasions parlez-vous le français ?*" en réponse à "*En dehors de l'école, de votre famille, parlez-vous le breton ? Si oui, avec qui ? dans quelles occasions ?*", le breton ne constitue toujours pas une discipline comme une autre et beaucoup d'enjeux sont liés à son enseignement ou pas, à sa diffusion ou à sa restriction dans la société, etc. Par ailleurs, la rapidité et l'efficacité de l'appropriation ne tiennent pas tant à l'existence de conditions facilitantes qui permettent un réemploi rapide et régulier des différentes acquisitions faites (pratique familiale systématique, usage entre amis, frères, sœurs..) qu'à la présence en chacun des apprenants de quelque chose, dont la nature varie suivant les individus, qui pousse à apprendre, à en savoir plus sur l'objet étudié, d'un moteur qui déclenche, soutient la démarche scolaire, intellectuelle, l'intérêt. De ce fait, à différents moments des questionnaires, des interrogations portaient sur les motivations des uns et des autres à étudier le breton, à le pratiquer. Il apparaît que celles qui se dégagent des enquêtes sont de deux ordres. D'une part, elles concernent l'individu dans sa particularité propre, d'autre part la personne membre d'un corps social, d'un groupe. Des ambitions pour soi et des ambitions avec d'autres, celles du "*milieu bretonnant*", où la langue prend corps et âme, s'autonomise, se révèlent et méritent d'être examinées.

S'il est facile de demander à des étudiants pourquoi ils ont "*choisi d'étudier le breton à l'université*", parce qu'il paraît évident à ce niveau d'études que l'option est strictement personnelle, la question posée aux lycéens sur "*Qui a choisi le lycée Diwan ? / l'option bilingue au lycée ? Vous ? Vos parents ? Pour quelles raisons ?*" l'a été d'abord pour essayer de mesurer, entre autres, le degré d'implication des parents dans l'enseignement du breton, par exemple dans leur volonté de participer à la continuité de la transmission de la langue à travers leurs enfants, de se montrer "*bretonnants par procuration*"[20]. Or, comme le montre le tableau 11 (T11) qui reprend l'ensemble

des réponses rencontrées, les parents n'apparaissent jamais comme seuls décideurs.

Origine du choix du lycée Diwan ou du lycée bilingue

T11	choix de l'élève	choix de l'élève et de ses parents	choix des parents	autres
lycéens Diwan	68	19	-	2[21]
lycéens filière bilingue	2	1	-	-
total	70 >75%	20 20%	-	2

De plus, que cela corresponde à la réalité ou pas, plus de trois lycéens sur quatre affirment être l'unique origine du choix. L'âge ne semble pas modifier les comportements. Vingt-trois secondes (sur vingt-huit !) écrivent "*c'est moi qui ai choisi*". Cette réponse masque en fait le processus de décision qui comporte deux temps dans ce cas : la proposition du lycéen, puis une discussion avec les parents, débouchant sur leur accord : "*J'ai choisi le lycée Diwan, mes parents et moi étions d'accord à ce niveau*". Dans l'autre situation, les phases sont inversées ("*Mes parents m'ont laissé le choix, j'ai décidé de venir au lycée Diwan*") ou confondues ("*Nous avions décidé ensemble de choisir Diwan... "*).

Par ailleurs une visite au lycée Diwan, mais le secteur bilingue offrirait un visage similaire, fait comprendre que la responsabilisation des élèves est très forte, ne serait-ce que parce que les difficultés et menaces qui pèsent sur ce type d'enseignement bilingue ou immersif oblige à une prise de conscience et de position devant la réalité du cursus scolaire qui est suivi : la participation à des manifestations de soutien à l'enseignement du et en breton ne constitue pas une chose exceptionnelle mais plutôt une sorte de "baptême du feu" du jeune apprenant bretonnant. L'enseignement monolingue parce que "normal" n'offre pas ce contexte de réflexion approfondie sur le pourquoi des études. Ainsi, quand les lycéens doivent répondre aux raisons de leur présence dans les murs de Diwan ou dans le secteur bilingue, aucun ne se contente d'un "je ne sais pas". Tous ont une explication à fournir, qui est bien sûr plus ou moins étoffée, plus ou moins complexe, selon les individus et leur personnalité. Le tableau 12 (T12) rassemble les différentes occurrences rencontrées. Le total des réponses dépasse 92, les lycéens ayant pu exprimer plusieurs raisons. Celles-ci peuvent entretenir des rapports de contiguïté entre elles.

Raisons du choix de l'enseignement immersif ou bilingue chez les lycéens

T12	**suivre ses frères et sœurs** 3 ⇨	**suivre les amis** 10 ⇧	**rencontrer de jeunes bretonnants** 2
en avoir envie 2 ⇦ ⇧	**continuer un système scolaire particulier** ⇨ ⬀ 22 ⬂	**apprécier l'ambiance** 19 ⇨ ⇩	**se sentir à l'aise** 2 ⇧
continuer le breton ⬁ (sans autre précision) 43 ⬂	⇩ **comparer** 12 ⇨	**apprécier la pédagogie** 6 ⇨	**apprécier les relations professeurs-élèves** ⇦ 5
⇧ **se faire plaisir** ⇨ (pour la langue) 6	**s'engager pour le breton** 5	**penser son avenir** 2	

Ce résultat peut se lire de plusieurs façons. Un peu plus de la moitié des raisons données concerne la langue, que ce soit simplement pour "*continuer le breton*" (argument éponyme), ou parce que "*la seule et unique raison [est] que j'aime le breton*" (argument "se faire plaisir"), ou parce que "*depuis toute petite, je "me bats" pour que la langue bretonne reste*" (argument "s'engager pour le breton" ; voir aussi ci-dessous d'autres exemples). Mais, cela peut aussi représenter la recherche de continuité soit dans l'étude de la langue, soit à travers un système scolaire particulier qui donne du sens au choix du lycée : les lycéens l'utilisent comme l'argument le plus fréquent. Mais elle se trouve aussi sous-entendue dans le fait de suivre ses frères et sœurs, ses amis. Dans le cas de l'argument de la continuation d'un système particulier, les enquêtés, qui appartiennent tous à Diwan, savent aussi expliquer pourquoi : il y a une ambiance "lycée Diwan" qui plaît[22] : "*Diwan a une ambiance que l'on ne trouve nulle part ailleurs*" ; "*je n'aurais pas été heureuse dans un lycée français*[23]". Une lycéenne en filière bilingue publique mais qui auparavant est allée à Diwan pendant un certain temps et à qui il est demandé si elle aurait souhaité y effectuer sa scolarité confirme : "*Oui, parce que l'ambiance y est différente, plus amicale et familiale* !". Une poignée pense que cela est en rapport avec les relations enseignants-élèves plus chaleureuses ou attentionnées qui s'y développent ("*j'ai été deux ans dans un lycée français et (...) j'ai trouvé qu'on n'y considérait pas les élèves comme des personnes à part entière*"), et aussi pour celles entre élèves, conséquence d'un effet de proximité qui naît d'effectifs par classe et globaux réduits, du rythme de la vie en internat : le lycée comptait 163 élèves en 2003-2004, répartis sur sept classes[24]. Aller à Diwan permet aussi de rencontrer d'autres jeunes bretonnants, ce qui est très important[25]. Il arrive aussi que le choix soit motivé par une sorte de test comparatif entre les différents systèmes éducatifs (argument "comparer"), comme l'indique le dernier exemple cité, mais cela fonctionne dans les deux sens, sans forcément que cela se fonde sur une expérience : soit par excès ("*je pense que les élèves sont mieux encadrés ; il y a un meilleur environnement pour réussir ses études*" ; "*le*

lycée Diwan est le meilleur"), soit par défaut ("*ayant été refusée à Quimper, je n'ai pas eu d'autre choix*" ; "*dans un lycée français, je serais un peu en retard, puisque tous mes cours ou presque sont en breton*").

Les types d'arguments utilisés montrent que très peu de lycéens relient scolarité en breton à Diwan ou dans une filière bilingue et futur. Choisir Diwan constitue un acte du présent. La projection dans l'avenir ne se manifeste qu'une seule fois de manière concrète et individuelle : une seconde "*[veut] utiliser [le breton] dans son métier*". Une autre estime qu'il lui sera "*d'une grande aide*", mais ne précise pas ce qu'elle entend par là. Il semble d'ailleurs qu'il y ait comme une pudeur de la part de ces adolescents à dévoiler leurs rêves d'avenir. Ils se contentent souvent de mentionner que le breton n'est pas utilisé dans le domaine qui les intéresse : "*on ne l'utilise pas dans le domaine où je veux travailler, mais cela peut toujours servir pour une embauche*". Néanmoins, les réponses aux questions suivantes respectivement "*Pensez-vous continuer à l'étudier après le bac ? Et si oui, où et comment* ?" et "*Pensez-vous que vous utiliserez le breton dans votre vie professionnelle ?*" permettent de mieux comprendre si les ambitions de l'option linguistique bretonnante dans les études restent du domaine de l'immédiateté ou non, et donc de l'expression des désirs d'une certaine catégorie d'âge, qui ne sait pas trop encore ce qu'elle veut, y compris des élèves de terminale. Cette hypothèse ressort dans le tableau 13 (T13) qui présente une partie des résultats obtenus sur une utilisation éventuelle du breton après le lycée. Il faut savoir que les réponses données par les lycéens varient suivant la question. C'est pour cette raison que le degré de concordance entre celles sur l'utilisation post-bac du breton a été indiqué ci-dessous. Il faut le lire comme l'expression la plus décidée d'une opinion, au moment de l'enquête. Elle n'engage bien évidemment pas ses énonciateurs pour leur avenir.

Pratique ultérieure du breton envisagée

T13	**oui**	**non**	**ne sait pas**
continuer le breton après le bac	38 41%	27 <30%	27 <30
utiliser le breton dans la vie professionnelle	38 41%	19 21%	35 38%
degré de concordance entre les réponses (réponse identique aux deux questions)	25 >25%	11 12%	21 <23%

Les différences dans les nombres de réponses entre la première et la deuxième question indiquent que pour beaucoup d'entre eux il y a dissociation entre la phase post-bac, pas toujours interprétée d'ailleurs comme une période d'études ("*je continuerai à parler breton avec mes frères et sœur, mes parents, mes amis. Et, je l'apprendrai à mes enfants*"), et l'entrée dans le monde du travail. Environ un tiers d'entre eux considère le breton comme un élément constitutif de leur ambition professionnelle, soit parce qu'ils pourront vraiment l'utiliser, ce qui ne peut être sûr et

certain que pour... les futurs enseignants de et en breton (une dizaine de vocations attestées). D'autres doivent compter sur des paramètres indépendants de leur volonté ("*cela peut être possible en tant qu'infirmière si on a des patients qui parlent breton*"[26]), mais pour beaucoup cela reste du domaine du souhait ou du rêve ("*les études qui vont suivre sont des études de sport sûrement et il n'y a pas la moindre option breton malheureusement / (...) cela dépend du travail mais si j'ai l'occasion d'être journaliste sportif en breton, ça serait super*") quand cela ne relève pas, d'après l'enquête, de l'utopie pure et simple : "*parce que le travail que je veux faire n'existe pas en breton*". A cette difficulté, un élève a trouvé une parade : "*Même si mes collègues ne parlent pas le breton, je leur apprendrai quelques trucs !*".

Mais quelques années plus tard, comment les étudiants interprètent-ils leur inscription dans le département de breton et de celtique à l'université ? Le tableau 14 (T14) offre un panorama des raisons qui expliquent leur choix.

Raisons du choix des études de breton chez les étudiants

T14	**comparer** ⇨ 4	**apprécier le milieu bretonnant** 2	**rencontrer des bretonnants** ⇗ 2
combler un manque 2 ⇩	**approfondir ses connaissances en breton** ⇨ ⇗ 20 ⇘	⇩ **s'engager pour le breton** 8 ⇘	**autres*** 4
connaître une culture 6	⇖ ⇩ ⇦ **se faire plaisir** (pour la langue) 9	**obtenir un diplôme** 3 ⇨	**préparer son avenir** 15

* langue maternelle, langue de la famille, maîtrise de la langue donc possibilité de faire autre chose, par amour (pour une personne)

Plus de la moitié des étudiants (les stagiaires des centres de formation ne sont pas comptabilisés ici) désire avant tout développer ses connaissances en breton. L'obtention d'un diplôme apparaît plus comme une option qu'une priorité. Il constitue alors une fin en soi ou un simple moyen selon les objectifs propres à chacun : "*m'assurer un diplôme supplémentaire, si important dans la société française*" ; "*Je souhaite être institutrice. Il me faut donc une licence*". Comme le suggère ce dernier exemple, l'université semble inciter à penser les études en terme d'investissement professionnel : le breton est alors plus choisi "*pour en faire [son] métier*" que "*pour soi*" (argument "se faire plaisir pour la langue"). Ne pas lier "breton" et "avenir professionnel" relève plus de l'exception et déçoit les proches, à l'instar de cet étudiant qui avoue ne ressentir "*aucun intérêt professionnel, au grand dam de [son] entourage*", comme il le note. Bien sûr, il est toujours possible de se faire plaisir, et plusieurs autres éléments apparaissent dans

une perspective similaire fortement motivants comme celui d'un mode d'accès à une culture : "*Je joue de la musique traditionnelle depuis plus de 10 ans. Il s'agit pour moi d'une complémentarité de formation à une culture, en général.*". A l'université, le breton sonne aussi comme une deuxième chance ("*Je redoublais ma licence d'espagnol, j'ai donc décidé de choisir une autre langue pour varier les plaisirs et comme j'avais déjà suivi quelques cours de breton en Deug, ça m'a donné envie de continuer*") ou comme un autre choix ("*j'étudie l'anglais*"). La comparaison porte ici sur plusieurs disciplines (les langues, toutefois) et non sur les différences entre les systèmes d'enseignement comme au niveau du lycée. Il reste cependant quelquefois cette nuance de choix "par défaut".

Le tableau 15 (T15) compare, en les redéfinissant et en les classant par importance d'occurrences, les arguments des lycéens et des post-bac entre eux.

Raisons du choix de la filière ou de la section chez les lycéens et les étudiants

T15			
lycée et post-bac		**lycée (L) ou post-bac (PB)**	
argument	**total**	**argument**	**total**
connaissance de la langue	63 (43 +20)	**choix d'un système particulier (L)**	22
pour l'ambiance, les relations sociales	30 (26+4)	**suivisme (L)**	13
investissement professionnel	17 (2+15)	**pédagogie (L)**	6
choix comparatif	16 (12+4)	**pour la culture (PB)**	6
amour de la langue	15 (6+9)	**diplôme (PB)**	3
engagement pour la langue, militantisme	13 (5+8)	**langue d'usage à l'extérieur (PB)**	2
envie, manque	4 (2+2)	**autres (PB)**	2

Au total un peu plus des deux tiers des occurrences se trouvent centrées sur la langue, de la volonté d'approfondissement à la défense de sa place dans la société. Mais elles n'empêchent pas d'autres raisons plus "pratiques" et par essence extérieures à la langue de s'exprimer : recherche d'un diplôme, choix d'un établissement commun à celui des frères et sœurs, etc.

Par ailleurs, un autre niveau de lecture de l'investissement présent et futur dans la langue est possible. Continuer à approfondir ses connaissances en breton et développer les compétences qui vont de pair servent bien sûr d'abord à soi : "*parce que je ne veux pas perdre l'habitude de*

parler la langue" ; "*car le breton a pour moi une valeur très importante et il me semble important de le perfectionner. Une langue s'apprend toute une vie*" ; "*pour le parler avec mes parents et grands-parents, pour ne pas qu'il se perde dans ma famille*", disent les uns et les autres. Cependant, tous les enquêtés se savent dans une situation particulière où leur savoir linguistique est en relation avec une demande et des représentations d'une partie du corps social sur le breton. Il arrive donc qu'ils répondent à une certaine attente, qu'ils conforment leurs dires, par conviction ou par mimétisme à d'autres discours. Le tableau (T16) essaie de représenter le rapport entre l'étude du breton pour soi et avec les autres, y compris pour les stagiaires des centres de formation pédagogique.

Nature des pratiques envisagées dans un contexte imaginé

T16	breton pour soi	usage privé envisagé	usage public envisagé	breton avec les autres
lycéens	22	22	37 dont 10 futurs enseignants déclarés	24 dont 5 futurs enseignants déclarés 26%
post-bac	22	(3)	entre 15 et 24 enseignants déclarés*	20 dont 17 futurs enseignants déclarés 45%

*La différence vient du fait que les étudiants modulent leur réponse en fonction de la question...

Un lycéen sur quatre a donc conscience et revendique l'idée que l'usage qu'il fait du breton sert à quelque chose de plus qu'à simplement communiquer avec sa famille, ses amis, etc. Lorsqu'il leur est demandé de dire ce qu'ils pensent faire "*pour transmettre le breton et d'autres aspects du patrimoine breton et pourquoi*", près de 45% d'entre eux disent qu'ils vont l'apprendre à leurs enfants. Ce pourcentage monte à près de 60% quand seul le total des réponses exprimées est pris en considération. Ce chiffre révèle en fait leur fort degré d'implication dans leur apprentissage de la langue et la maîtrise des enjeux qui y correspondent : il faut apprendre le breton à ses enfants "*pour préserver notre richesse*", "*pour leur faire découvrir leurs racines, leur histoire*", "*pour continuer la transmission de notre patrimoine*", "*pour ne pas détruire le lien qui nous unit à la Bretagne*", pour "*le respect de notre culture*", etc. Certes, cette question implicante, vu le pronom personnel utilisé comme sujet, laissait sans doute moins de marge de manœuvre pour éviter de se citer dans la réponse, mais elle était précédée par une autre de même tonalité mais généralisante. Pourtant, dans ce cas-là encore, les lycéens se sentent concernés dans près d'un cinquième des cas (près d'un quart d'entre eux par rapport au nombre réel de réponses obtenues). Or, face à ces dix-neuf lycéens qui pensent que c'est "*grâce [à eux], [à leur] génération*" que beaucoup de choses

se feront, une seule étudiante a estimé que la transmission du breton passait "*par [elle] déjà*"... C'est lorsqu'ils doivent dire pourquoi ils veulent "*transmettre le breton*" que les post-bac se retrouvent à côté des lycéens. Eux aussi proposent de nombreuses raisons à ce qu'ils ressentent comme "*un besoin*" : c'est "*transmettre une culture et une richesse régionale*", "*montrer que nous avons une identité propre qu'il faut et qu'il faudra continuer à défendre de génération en génération*", etc. Les éléments de leurs discours coïncident avec ceux des lycéens. Ils font toutefois un usage plus important de verbes qui disent l'état de la langue pour expliquer leur action, ("*faire vivre*", "*ne pas faire mourir*", "*sauvegarder*", "*défendre*", "*ne pas faire disparaître*", etc.), et de dérivés nominaux ("*survivance*", "*sauvegarde*", etc.) alors que les lycéens préfèrent souvent montrer ce qui est lié à la langue ("*racines*", "*histoire*", "*culture*", "*patrimoine*", "*identité*", etc.).

L'apprentissage du breton correspond donc bien dans un certain nombre de cas à des situations d'engagement, s'effectue avec un arrière-plan "militant". La discipline n'a pas toujours les couleurs de la neutralité, et ce sont les étudiants qui le disent. Il y a un horizon qui est fixé au breton, mais pas "d'au-delà". La langue se dégage de leurs discours comme un organisme vivant, mais pas comme un objet sacré ou alors pas le seul.

Les jeunes bretonnants de 15 à 25 ans qui ont accepté de se laisser observer ici se présentent comme un groupe relativement uni dans la manière d'aborder l'appropriation de la langue bretonne, dans ses modes, ses usages, ses motivations, et ce malgré le changement de cadre d'apprentissage : lycée ou université, centre de formation professionnelle. Certes, le passage du premier au deuxième constitue une rupture : il coïncide avec la majorité civique dans les meilleurs des cas de progression scolaire et avec des rythmes de vie différents, mais il ne comporte pas de hiatus dans la façon de penser le breton. Ensuite, le centre de formation professionnelle s'inscrit dans la continuité parfaite de l'université. Bien sûr, il est possible de considérer que les connaissances, les expériences de vie ne sont pas les mêmes à 15 et à 25 ans, et donc que l'expression des opinions peut s'en ressentir. Pourtant, l'analyse des enquêtes montrent que tous les lycéens à l'instar de leurs aînés ont quelque chose de pertinent à dire sur leur apprentissage, que celui-ci ne les laisse pas muets ou indifférents... A contrario, il faut signaler, dans l'autre sens, des réactions entières dignes de l'adolescence qui consistent par exemple à rendre le questionnaire rempli... en breton : le cas s'est posé deux fois chez les étudiants de moins de 25 ans (une fois dans le groupe plus âgé !) pour une fois à Diwan (et une réaction d'une lycéenne, en français toutefois, s'étonnant qu'un questionnaire sur Diwan soit rédigé dans cette langue justement), à moins qu'il ne s'agisse de manifestations d'une bretonnité exacerbée...

Pourtant dans l'ensemble, et peut-être malgré les apparences, les discours des uns et des autres sont conformes aux critères de modération chers à la majorité des habitants de la Bretagne. Dans les enquêtes, ce qui peut être assimilé à des excès verbaux du genre "*je ne vois vraiment pas ce que j'aurais été faire dans une école française, ce n'est pas ma culture, ni ma religion*" se

rencontre toujours chez les lycéens de Diwan, non pas parce qu'ils sont à Diwan, mais parce qu'ils sont lycéens, pour qui goût de la provocation, tentation de l'interdit constituent des piments du quotidien : ah ! le frisson de faire circuler un tract, non autorisé dans l'établissement, sur un mouvement de soutien à des prisonniers politiques pendant un cours !... pendant que d'autres révisent leur code de la route, se plongent dans un "manga", attendent la fin du dernier cours de la semaine avec une impatience difficilement contenue... Ailleurs, lors des enquêtes et des entretiens, quelques éleves ont montré leur désir de s'éloigner du breton (étudier l'arabe, par exemple) et de la Bretagne après le baccalauréat en reconnaissant que si cette expérience échouait, ils reviendraient alors au breton.

Du côté des post-bac, à part les exceptions notées précédemment, les discours ne contiennent rien de plus que l'expression d'une inquiétude pour la situation à venir de la langue bretonne. Certains contribuent même fortement à la banaliser dans la mesure où ils ignorent volontairement ou naturellement qu'elle est encore l'objet d'enjeux idéologiques ailleurs et l'intègrent dans un ensemble qui ne porte absolument pas sur ce plan : "*c'est toujours agréable de transmettre quelque chose que l'on aime*".

Chez ces jeunes bretonnants de 15 à 25 ans, il semble en fait qu'il y ait beaucoup plus de conformisme dans les manières d'être et de penser l'appropriation de la langue que d'idées révolutionnaires. C'est du moins ce qui se dégage de l'analyse de leurs dires sur leurs façons de s'envisager, de se projeter eux et le breton dans un avenir à moyen terme. Les post-bac qui pensent devenir enseignants de et en breton ne font pas preuve d'originalité excessive. Par ailleurs, avec les lycéens, ils mettront leurs enfants à Diwan ou dans une école bilingue pour qu'ils y apprennent le breton ! Ils essaieront aussi, plus que leurs parents, mais cela tout simplement parce qu'ils en ont plus la maîtrise qu'eux, de le parler chez eux : le breton sera transmis "*par l'école et par les nouveaux parents bretonnants. C'est plus difficile car souvent un des parents ne le parle pas, mais c'est faisable.*". En fait, l'apprentissage précoce qu'ils ont vécu leur a permis de mettre très vite du sens sur les mots et de l'affectif sur cette langue. Ils ont grandi avec et en breton, parallèlement au français. Il n'y a alors aucune raison pour qu'à l'âge adulte ils abandonnent cette part d'eux-mêmes, et aucune autre raison pour que leurs comportements de parents soient différents de ceux des monolingues : ils souhaitent pour leurs enfants le meilleur, y compris dans l'éducation. Même les discours en rapport avec un imaginaire sur la langue coïncident avec d'autres de même nature : il y a des "combattants", "des techniciens", "des écologistes"[27]... Seuls quelques lycéens rompent un peu avec ces tendances. L'un, en phase avec sa génération, veut faire des films sur la Bretagne ou en breton "*parce qu'aujourd'hui beaucoup de choses passent par le petit et grand écran*", un autre "*peut-être*" s'engager "*politiquement*", un troisième se voudrait des talents de lexicologue : "*comme ça, je ferai avancer la langue bretonne sur la matière, sur mon travail. Chercher, inventer le vocabulaire, approfondir le travail du breton, ce ne sera qu'une autre nouvelle branche qui s'ouvrira à la langue*". De toute façon, les résultats obtenus ici mériteraient d'être confrontés à d'autres.

Enfin, il y a un dernier point commun à tous ces jeunes bretonnants de 15 à 25 ans dans leur appropriation de la langue : ils la vivent tous comme une chance…

Notes :

[1] Cf. M.-F. Pungier, Les futurs professeurs des écoles bilingues et immersives en Bretagne, in *Gengo to Bunka*, Centre des Langues, Université Préfectorale d'Osaka, n°4, 2005, pp. 227-253.

[2] Ces termes ont été mentionnés dans les enquêtes.

[3] Les autres devraient faire l'objet d'une étude ultérieure. Par ailleurs, certains lycéens de Diwan sont légèrement moins âgés, mais ils n'ont pas été délaissés pour autant.

[4] Dans les enquêtes "post-bac", cette deuxième question n'a pas été reprise.

[5] Les réponses ne permettent pas de connaître avec certitude le premier mode d'apprentissage du breton.

[6] Ces questions ont quelquefois laissé perplexe : "*je ne sais pas*" a alors été une réponse facile. Une lycéenne de première avoue d'ailleurs "*[ne pas avoir] encore pensé à cela.*". Une de ses camarades estime elle "*[être] un peu jeune pour penser à tout ça, [elle] passe son bac et elle [avisera]*"…

[7] Cette question ne concernait pas les "post-bac".

[8] Cf. R. Le Coadic, "*Apprendre pour se sauver : quels sont les facteurs explicatifs de l'exceptionnelle réussite scolaire des Bretons ?*", conférence prononcée à l'Université de Kyoto, Kyoto, 18 février 2004.

[9] Il est difficile de savoir dans ce cas si l'apprentissage a commencé en maternelle ou en primaire.

[10] Des stagiaires de l'UCO, par exemple, grands débutants en breton disent le parler de plus en plus en famille, avec leurs enfants scolarisés à Diwan.

[11] Pour les statistiques, cf. Ofis ar Brezhoneg.

[12] Quelques remarques sur la langue maternelle chez A. Quéré (pp. 16-17), une suggestion dans le commentaire du sondage effectué par Dihun en décembre 2003 sur les différences d'objectifs assignés à l'enseignement bilingue par les pères et les mères (pp. 3-4).

[13] Notons que cette extension de la question au visuel a déjà été rencontrée lors de l'enquête faite auprès des parents des élèves de la classe bilingue de la maternelle Notre-Dame des Fleurs à Languidic. Cf. M.-F. Pungier, La classe bilingue breton-français de la maternelle Notre-dame des Fleurs (Languidic) : un cas d'école, in *Gengo to Bunka*, Centre des Langues, Université Préfectorale d'Osaka, n°2, 2003, pp. 161-183, note 18, p.179.

[14] Le cas de la radio et de la télévision n'est évidemment pas résolu…

[15] Cf. les résultats globalement similaires de l'étude de D. Costaouec, par exemple.

[16] D. Costaouec a préféré séparer le groupe familial suivant les différents membres qui le composent, plutôt à tort, nous semble-t-il. En regroupant tous les pourcentages obtenus, "la famille" devient alors le premier cercle où se rencontrent les interlocuteurs bretonnants. Cf. D. Costaouec, graphique 24, p. 98.

[17] Il n'y a pas qu'en Bretagne, et dans la sphère néo-bretonnante, que la figure de l'ancien apparaît emblématique et quasiment sacrée : à Hokkaido, dans le nord du Japon, où l'existence de la population aïnoue dont les spécificités culturelles, en particulier la langue quasiment disparue aujourd'hui, ont été bafouées par la société dominante japonaise suivant une périodisation et des moyens assez semblables à la situation connue dans l'Hexagone vis-à-vis des locuteurs en langues régionales, le terme d'"obaasantachi", les "grands-mères", (plus que celui d'"ojiisan", "grand-père", pour cause de longévité masculine moindre) revient constamment dans les discours et est prononcé avec des nuances de respect certain. Il s'agit donc plus, à notre avis, d'une conception particulière de la société, qui s'exprime tout spécialement dans les sphères de renouveau régionaliste, où le lien entre les différentes classes d'âge ne s'exprime pas seulement sur un mode individuel mais aussi collectif.

[18] A. Quéré, p. 90.

[19] Le mot s'entend ici au sens de "locuteur de français".

[20] Cf. M.-F. Pungier, La dynamique bilingue en Bretagne aujourd'hui ou l'émergence des "*bretonnants par procuration*" ?, in *Gengo to Bunka*, Centre des Langues, Université Préfectorale d'Osaka, n°3, 2004, pp. 185-205.

[21] Dans un cas, le choix s'est fait avec les grands-parents. Dans l'autre, une erreur de lecture de la question fait dire à une lycéenne : "*Bien sûr, c'est mes parents qui ont choisi parce qu'à 2 ans je ne pouvais pas dire dans quelle école je préférais aller. Ils ont choisi de me mettre là-bas pour, je crois, être fiers de leurs enfants, pour remettre plus la langue en marche et puis surtout la garder vivante*". Même si cela n'est énoncé ici que sous forme de supposition, cette réponse a le mérite de faire entrevoir certains enjeux parentaux dans la scolarité de leurs enfants.

[22] Il est intéressant de noter que lors des entretiens au lycée Diwan tout le monde, du directeur aux professeurs, en passant par les lycéens et le surveillant général, a dit, et ce, de manière spontanée, être heureux de travailler à Diwan. Le fait que la présence des uns et des autres dans les murs de l'établissement relève dans tous les cas d'un choix personnel et libre n'y est sans dout pas étranger.

[23] Dans le jargon lycéen immersif, un "*lycée français*" désigne un lycée de l'Education nationale ou privé monolingue.

[24] Deux classes de seconde avec des effectifs de type monolingue à 34-35 élèves, trois de première et deux de terminale.

[25] Dans son travail sur "*L'identité linguistique des jeunes en Bretagne*", R. Hoare signale que le breton n'est pas

spécialement associé à une pratique linguistique de personnes âgées. Pourtant, lors d'entretiens, non utilisés ici, des lycéens de Diwan se sont plaints de ne pas rencontrer assez de bretonnants parmi les jeunes, ce qui, d'après leurs dires, limitait leurs occasions et leurs envies de pratique.

[26] Ce secteur est cité quatre fois comme pouvant permettre un usage du breton.

[27] Mais pas de "*missionnaires*" ici, semble-t-il. Cf. M.-F. Pungier, *Les futurs professeurs des écoles*..., op. cit.

Documents utilisés et bibliographie succincte :

secteur bilingue privé :
enquêtes écrites stagiaires de l'UCO, Arradon, mars 2004 ; entretiens, 5 mars 2004.
enquêtes écrites stagiaires CFP, Arradon, mars 2004 ; entretiens, 5 mars 2004.
secteur bilingue public :
enquêtes écrites lycéens Lanester, mars 2004.
enquêtes écrites stagiaires IUFM-CFEB, Saint-Brieuc, mars 2004 ; entretiens, 18 mars 2004.
secteur associatif immersif :
enquêtes écrites lycéens Diwan, Carhaix, septembre 2003 ; entretiens, 24 septembre 2003.
enquêtes écrites stagiaires Kelenn, Quimper, septembre 2003 ; entretiens, 3 mars 2004.
secteur universitaire :
enquêtes écrites étudiants, Université Rennes 2, Département de breton et de celtique, Rennes, mars~juin 2004.
autres :
entretien avec G. Denis, Directeur du Département de breton et celtique à l'Université de Rennes 2, Rennes, 11 mars 2004 ; entretien avec Y. Guillamot, Directeur de Kelenn, Quimper, 23 septembre 2003 ; entretien avec R. L'Hourre, Coordonnateur du CFEB, Saint-Brieuc, 10 mars 2004 ; entretien avec A. Ropars, directeur du Lycée Diwan de Carhaix, Carhaix, 22 septembre 2003 et 9 mars 2004.

F. Broudic, *La Pratique du Breton de l'Ancien Régime à nos jours*, Rennes, PUR, 1995.
D. Costaouec, *Quel avenir pour le breton populaire ? Enquête à la Forêt-Fouesnant*, Leoriou bihan 9, Brud Nevez, Brest, 2002.
Diwan, Europe Education *et alii*, *Quelle école pour la Bretagne*, Diwan-Institut Culturel de Bretagne - Skol-Uhel ar Vro, Rennes, 1988.
R. Hoare, *L'identité linguistique des jeunes en Bretagne*, Leoriou bihan 9, Brud Nevez, Brest, 2003.
R. Le Coadic, *L'identité bretonne*, Terre de Brume-Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 1998.
R. Le Coadic, *Bretagne, le fruit défendu ?*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2002.
R. Le Coadic, *La Bretagne dans 20 ans*, Editions Le Télégramme, Brest, 2004.
Ofis ar Brezhoneg, *Un avenir pour la langue bretonne ?, Rapport sur l'état de la langue bretonne*, Rennes, 2002.
J.-C. Perazzi, *Diwan, vingt ans d'enthousiasme, de doute et d'espoir*, Coop Breizh, Spezet, 1998.
A. Quéré, *Les Bretons et la langue bretonne, Ce qu'ils en disent*, Leoriou bihan 6, Brud Nevez, Brest, 2002.

Je remercie vivement toutes les personnes qui, en Bretagne, (lycéens, stagiaires, étudiants, responsables), ou au Japon, (Sylvie Fujihira), ont accepté de me donner de leur temps en répondant à mes questions ou en relisant ce texte. Merci aussi à Mme V. Valy et à M. R. Riou, responsables de Div Yezh dans le Morbihan et les Côtes-d'Armor d'avoir joué les intermédiaires avec les lycéens du secteur bilingue public.